

I.—PARTIE THÉORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

IV. PARTIE.

LES MOYENS DE SE FORMER LE STYLE.

IXe Leçon.—L'art du développement.

1. A côté du développement par *analyse* et par *comparaison*—dont nous avons entretenu nos lecteurs,— il faut placer, sur un siège d'honneur, le développement par *contraste* ou *antithèse*. Nous devons entendre par ce terme, non une *figure* de littérature, opposée à une figure de mots, non un simple artifice d'occasion, mais un vrai procédé d'écrire, une façon de dédoubler, d'exploiter des idées, des sentiments, des passions, et en même temps une sorte de culture et une habitude de l'esprit.

C.—Développement par antithèse. (1)

2. L'on pourrait définir l'antithèse, ainsi entendue et circonscrite dans son sens et son usage, "l'art de tirer d'une pensée le contraire de cette pensée," amenant ainsi une série de contrastes et d'oppositions.

Donnons des exemples.

Ex.—On nous maudit, et nous bénissons (ceux qui nous maudissent) ; on nous persécute, et nous souffrons (cette persécution) ; on nous accable d'injures, et nous répondons par des prières (à ces injures)...

(S. PAUL, Cor. I. 4.)

Nous voulons montrer que le *contraste* est la première des assimilations que doit acquérir celui qui veut *former son style*, mettre en valeur son talent et multiplier ses moyens d'inspiration.

(1) Voir M. ALBALAT : La Formation du style (p. 191...)

A.—D'abord, l'antithèse peut être courte, condensée en **quelques mots**, parfois même en un **seul mot** qui s'oppose à un autre : c'est le contraste dans ce qu'il présente de plus élémentaire. Les novices dans l'art d'écrire pourraient essayer leurs ailes naissantes, en ces essais de courte haleine.

Ex.—Madame de Mazarin a des imaginations heureuses aussi éloignées d'un air affecté, *qui nous déplaît*, que d'un naturel outré, *qui nous blesse*.

(SAINT-EVREMOND)

Ex.—Le fils de Dieu s'est *fait homme*, afin de nous *faire enfants* de Dieu ; il a été *blessé* pour *guérir* nos plaies ; il s'est fait *esclave* pour nous rendre *libres* ; il est *mort* pour nous faire *vivre*.

S. CYPRIEN. S. sur l'Aum.

Mais, on s'aperçoit que ce procédé n'est que rudimentaire ; ce n'est pas encore le **développement** élevé à la hauteur de l'art et des finesses de l'habileté. Essayons d'y atteindre graduellement à l'aide de quelques séries d'exemples.

B.—Voici l'antithèse par **phrases**, où l'idée suggère un contraste plus continue que dans l'essai précédent.

Ex.—La jeunesse est la plus belle chose qui existe. Si l'on pouvait revivre, on ne demanderait ni l'or ni le luxe : on redemanderait la jeunesse. Jeune, on désire vivement ; vieux, on regrette avec amertume : c'est le même charme. Autrefois la vie était belle par ce qu'elle promettait ; maintenant elle paraît belle par ce qu'elle vous lègue. Rien n'était plus enivrant que l'illusion du désir ; rien n'est plus doux que la mélancolie du regret. Le souvenir de nos déceptions prend aujourd'hui la même magie qu'autrefois, l'attente du bonheur.

Il faut avoir dans l'intelligence assez de ressources, pour se consoler d'avoir perdu sa jeunesse, et dans le cœur assez de vertus chrétiennes pour faire oublier aux autres qu'on l'a perdue.

Rien n'empêcherait de continuer ainsi et de dédoubler une pensée ou un sentiment qui appellent leur contraire, en quelque sorte.

C.—Vient ensuite une autre sorte de contraste, l'**antithèse énumérative**, qui consiste à présenter deux idées opposées, offrant des développements parallèles indéfinis.

Ex.—Deux idées avaient soulevé le moyen âge hors de l'informe barbarie : l'une religieuse, qui avait dressé de gigantesques cathédrales et arraché du sol les populations pour les pousser sur la Terre Sainte ; l'autre séculière, qui avait bâti les forteresses féodales et planté l'homme de cœur debout et armé sur son domaine ; l'une qui avait produit le héros aventureux ; l'autre qui avait produit le moine mystique ; l'une qui est la croyance en Dieu ; l'autre qui est la croyance en soi. Toutes deux, excessives, avaient dégénéré par l'empêtement de leur propre force : l'une... l'autre...

Taine, l'auteur de ces considérations—c' est le libre penseur va trop loin pour nous permettre d'introduire ses blasphèmes dans notre citation—continue à exploiter merveilleusement le procédé de l'antithèse énumérative, dans ce passage à peine esquissé ici.

D.—Au lieu d'être purement énumérative, l'antithèse peut devenir *symétrique*, se morceler, se saccader par petites oppositions,—comme dans cette belle définition d'une armée :

Ex.—C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie ; c'est une troupe d'hommes armés, qui suivent aveuglément les ordres d'un chef dont ils ne savent pas les intentions ;—c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui sans songer à leur réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants ;—c'est un assemblage confu. de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance.

(FLÉCHIER, *Eloge de Turenne.*)

Peu d'auteurs—en dehors de Pascal—ont fait usage de ce genre de contraste en vue du développement, à l'égal de l'incomparable La Bruyère : on le verra bien plus loin.

E.—C'est ce qui nous amène à mentionner le genre de l'antithèse—*portrait*, dont la valeur et le relief rencontrent dans l'opposition des idées, des traits physiques et moraux, les plus inépuisables ressources.

Il faut se mettre en garde contre le *cliché*, en appuyant sur des lignes tellement vagues et indéfinies que le portrait qui en ressort convient à divers personnages ou à tout le monde. C'est le défaut de l'historien Mignet—comme dans les lignes suivantes :

Ex.—Marie Stuart était très avancée pour son âge. Elle était grande et belle. Ses yeux respiraient l'esprit et resplendissaient d'éclat. Elle avait les mains les mieux tournées du monde. Sa voix était douce, son aspect noble et gracieux, son langage animé et son attrait déjà fort grand.

Un tel crayon n'est qu'un lieu commun, banal et usé. Il peut s'appliquer à n'importe quelle jeune fille intelligente et d'aspect agréable.

Au contraire, si l'on prend un portrait dans les "Mémoires" de Saint-Simon, ou dans les "Caractères" de La Bruyère, l'on est assuré d'avance qu'il reproduira les traits d'un personnage vivant et très intéressant. Rappelons seulement celui de *Cromwell*, dans la première Oraisons fun. de Bossuet :

Ex.—Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, *hypocrite* raffiné autant qu'*habile* politique, capable de tout *entreprendre* et de tout *cache*r, également actif et infatigable dans la *paix* et dans la *guerre*,... etc., etc.

On voit de ses propres yeux le rôle de l'*antithèse* dans ce portrait célèbre et classique.

F.—Son rôle dans le *parallèle*, qui rapproche deux objets ou deux personnes, à l'aide de comparaisons ou de dissimilitude, n'est pas moins évident chez nos bons écrivains. C'est un élément facile de développement et dont l'effet est sûr autant que captivant.

L'on connaît le beau parallèle de Condé et de Turenne par Bossuet (Or. fun. de Condé) ; celui de Corneille et de Racine par La Bruyère—et que nous avons analysé l'an dernier dans la *REVUE* (1900, p. 386) ; si l'on s'y reporte pour le lire, on touchera du doigt le contraste. Il en est de même du double portrait de *Gilon* et de *Phédon* (Ibidem, p. 365.)

* * *

3. "Les antithèses sont mauvaises,—écrit M. Albalat—lorsqu'elles sont cherchées et pas naturelles ; lorsqu'elles ne font pas corps avec l'idée et qu'à leur place on eût pu en trouver d'aussi vraisemblables ; quand leur développement est prévu et trop facile ; quand elles reposent sur des artifices de rhétorique ; quand elles répondent à des symétries insignifiantes ; quand elles restent vagues, douteuses, sans consistance."

Puis, l'auteur montre que V. Hugo—esprit si souvent faux et ampoulé—se distingue dans l'usage des mauvais contrastes.

En résumé, le développement par antithèse est riche, comode, d'un usage fréquent—surtout chez les moralistes ; mais il faut se garder de l'abus, de l'accumulation, de la continuité.

Le meilleur guide sera l'étude de bons modèles du genre, c'est-à-dire le contact avec Corneille, Racine, Pascal, Fénelon, La Bruyère et Bossuet. Chateaubriand—dont le goût est loin d'être sûr—offre souvent de fort beaux passages où le développement se fonde sur l'antithèse.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° 1.

LE LION ET LE MOUCHERON.

“ Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre ! ”
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
“ Penses-tu lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi :
Je le mène à ma fantaisie. ”

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v. — “ Chétif, ive ” : de pauvre condition : Ces hommes *chétifs* que leur mérite n'a ni placés ni enrichis. LA BRUY. 6. — P. ext. : d'apparence débile (ici). *Loc.* : Une mine *chétive* : air maladif, souffreteux. — “ Excrément ” : fig. : vil rebut. — Ce vers énergique est emprunté à Malherbe, après modification.

2 v. — “ En ces mots ” : en ces paroles. — *Loc.* : A ce mot, à ces mots : dès que quelqu'un a parlé ; — En un mot : pour résumer ; — En deux, trois, en peu de mots : pour parler brièvement.

3 v. — “ Moucheron, ” nom vulgaire de petits insectes, du genre cousin particulièrement.

4 v. — “ L'autre, ” pron. indéf. désignant le second personnage par opposition au premier déjà connu.

5 v. — “ Titre ” nom exprimant une distinction de rang, une dignité. — Nom exprimant une charge, une fonction, un grade : Avoir le *titre* de docteur, d'avocat. — *Loc.* : A titre de : en qualité de.

6 v. — “ Ni, ” la négation est employée ici, à la place de *et, ou*, parce que cette interrogation implique une négation. — “ Soucie ” au sens actif : cuser du soucie, inquiéter. Ce sens est perdu aujourd'hui.

7 v. — “ Puissant, ” gros, corpulent. On dit de même : Cet homme est puissant et robuste ; ce qui donne à “ puissant ” le sens de force physique, développement des membres.

8 v. — “ A la fantaisie, ” selon qu'on en a la volonté. — P. ext. : Caprice, boutade : Se passer la fantaisie d'une chose : satisfaire son caprice.

A peine il achevait ces mots
 Que lui-même il sonna la charge,
 Fut le trompette et le héros.
 Dans l'abord il se mit au large ;
 Puis prend son temps, fond sur le cou
 Du lion, qu'il rend presque fou.
 Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
 Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ ;
 Et cette alarme universelle
 Est l'ouvrage d'un moucheron.
 Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,
 Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.

10 v. — "Sonner la charge," donner le signal avec un instrument de guerre ; "charge" : attaque impétueuse contre l'ennemi. *Loc.* : Faire une charge ; commander la charge ; revenir à la charge. — *Loc.* : Sonner le boute-selle ; sonner la retraite (des troupes).

11 v. — "Le trompette," celui qui sonne de la trompette ; — au fig. : Celui qui publie quelque chose. — *Loc.* : Etre bon cheval de trompette : n'avoir pas peur du bruit. — "Héros," celui qui se distingue à la guerre par ses exploits, sa haute valeur, son dévouement.

12 v. — "Dans l'abord," au commencement. On dit aussi "à l'abord, dès l'abord"... — "Se mettre au large," au sens propre : terme de guerre et de marine : se tenir à distance, un peu éloigné.

13 v. — "Prendre son temps," saisir le moment favorable, guetter et saisir l'instant propice : voir à le sens ; et non pas : faire la chose sans se presser. — "Fondre sur" s'abattre sur quelqu'un, sur quelque chose.

14 v. — "Fou," par hyperbole : hors de soi — par la douleur, (ici) — On dit bien : Fou de joie ; elle est folle de douleur. Il court comme un fou.

15 v. — "Ecume," verbe neutre (ici) : se couvrir d'écume ; — fig. : Il écume de rage. — "Étinceler," au propre : jeter de vifs reflets de lumière : L'autel étincelait de flambeaux ; au fig. : (ici) comme si l'œil reflétait des rayons.

16 v. — "Rugit" ; c'est le cri propre du lion. *P. anal.* : Cet homme rugit de colère, de fureur, de rage, de désespoir. — "A l'environ" : peu usité au sing. : *loc. adv.*, synonyme de "à l'entour" et formée pareillement d'une prépos. et d'un substantif.

17 v. — "Alarme," trouble causé par l'approche de l'ennemi ; et au fig. : trouble causé par l'imminence d'un danger.

18 v. — "Ouvrage," mot pris par ext. et anal. : résultat obtenu par les efforts de quelqu'un.

19 v. — "Un avorton," animal, plante, fruit rabougri, qui n'a pas atteint son développement normal ; *P. anal.* : tout être chétif (ici). "En cent lieux," de divers côtés. — Nous écrivions aujourd'hui : harcèle.

20 v. — "Echine," épine du dos. *Loc.* : Frotter, ajuster l'échine : donner des coups de bâton sur le dos. Courber, plier l'échine : se soumettre basse-

La rage alors se trouve à son faite montée,
 L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même,
 Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,
 Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
 Le fatigue, l'abat ; le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonna la charge, il sonna la victoire,
 Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
 L'embuscade d'un araignée ;
 Il y rencontre aussi sa fin.

ment. Il a l'échine souple, flexible : il est prêt à toutes les complaisances. —
 "Entre-naseau," est une exagération poétique.

22 v.—"Rage," maladie virulente : rage de dents. Fig. : irritation violente (ici) — "à son faite montée," image forte, neuve, hardie, digne du génie du poète : elle est à son comble. On dit bien : le faite de la gloire, des grands.

93 v.—"Invisible," nouvelle exagération : le petit ennemi. Remarquez la coupe du vers, l'enjambement. "Rit de voir," se moque et affiche le mépris de cette rage.

24 v.—"Griffe ni dent" : ces mots concrets rendent bien l'image de l'animal se débattant sous l'aiguillon de la douleur.

25 v.—"Mettre en sang," mordre, blesser, battre, jusqu'à ce que le sang coule abondamment. — "Faire son devoir," est ici d'un effet imprévu, mais énergique et expressif.

26 v.—"Malheureux" : c'est sa faute, donc son châtement : l'épithète est-elle ironique ? — "Se déchire," se mettre en pièces : exagération pour exprimer qu'il s'épuise en vains efforts de défense.

27 v.—Ce vers fait image parfaite. — "A l'entour" est analogue à la loc. adv. : "à l'environ."

28 v.—"Qui n'en peut mais," mot qui signifie *plus*, davantage : ce sens a disparu, excepté dans les locutions consacrées par l'usage.

29 d.—"Sur les dents," terme de manège : un cheval est sur les dents quand, fatigué, il appuie les dents sur le mors ; au fig. : être sur les dents, c'est être accablé de fatigue (famil.)

30 v.—Très beau vers, plein d'harmonie, de sonorité, de cet éclat que donne les rayons de la gloire.

31 v.—"Va... l'annoncer." Quelle surprise soudaine jaillit de ces trois mots ! Et comme les deux suivants inspirent une crainte mêlée de curiosité tremblante !

32 v.—"Emboscade," lieu où l'on se poste, action de se poster pour surprendre un ennemi : mot très heureux, mais pris au figuré : la *toile* de l'araignée.

33 v.—Ce vers est une merveille de concision, de condensation, digne d'Horace, de Tacite et de... La Fontaine.

Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
 L'autre qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire,

.....

N° II.

ANALYSE LITTÉRAIRE. (1)

Les fables ne nous présentent aucun spectacle plus fréquent que celui de la faiblesse triomphant de la force. Le *Roseau* entend la nature toute entière se conjurer pour abattre l'orgueilleuse puissance du *Chêne*. Tous les animaux s'unissent à la *couleuvre* et maudissent de *l'homme* la despotique ingratitude. *L'Escarbot* obtient raison contre *l'aigle* devant le tribunal même de Jupiter. Tel le *moucheron* : malgré la valeur de son ennemi,

L'insecte du combat se retire avec gloire.

Un double contraste forme la trame de la fable. Si, d'une part, le moucheron met le lion "sur les dents," à son tour il est

34 v. — "Quelle chose," quelle leçon morale ; — "par là," adv. de lieu équivalant en français à : par cet ensemble du récit ; — "nous peut" : inversion poétique.

35 v. — "L'une," chose, c'est-à-dire leçon. — "Entre nos ennemis," pour le moucheron, c'étaient le lion et l'araignée ; pour nous, il en est de nature aussi adverse.

36 v. — "Sont souvent," restriction à faire et confirmée par l'exemple de la fable.

37 v. — "L'autre," s. — ent. : est que tel a pu se soustraire aux grands péris, qui périt "pour la moindre affaire," chose, obstacle, difficulté.

(1) **Plan** de cette analyse — pour servir de *modèle* aux élèves :

Premier contraste : **Lion et moucheron.**

1) La rencontre : Vi-t-en... fantaisie.

2) Le combat : a) Début : A peine... le héros.

b) Milieu : 1er acte : Dans l'abord... d'un moucheron.

2 acte : Un avorton... montée.

3 acte : L'invisible... n'en peut mais.

c) Issue : Et sa fureur... sur les dents.

3. La victoire : L'insecte... l'annoncer.

Second contraste : **Moucheron et araignée.**

Récit : Et rencontre... sa fin.

vaincu par une araignée, non pourvue d'ailes comme lui, cependant, pour fuir le danger. Les deux tableaux se complètent mutuellement. L'étude de l'un et de l'autre nous enseignera l'art magique du poète dans l'ordonnance de ses drames. Pas ne sera besoin d'insister pour comprendre que "ce duel, La Fontaine l'a rendu digne de l'épopée par le mouvement et la majesté du style" (Géruzez).

* * *

Nous sommes à la cour des animaux. Avec le fabuliste l'on y converse plus souvent qu'ailleurs. Il le sait par expérience : "chaque fois que je suis allé parmi les bêtes, j'en suis revenu moins bête."

Deux personnages s'abordent. Inutile au poète de les décrire : leur entretien y supplée.

Le lion possède l'autorité et la puissance brutale : à lui la bravade, surtout non motivée. Aussi, dès l'abord, le commandement sec, injurieux, éclate sur ses lèvres ; "Va-t-en...", excrément..." — "Style trivial — remarque fort justement un critique, — en harmonie avec la trivialité du personnage." En un vers, voilà tout l'individu. — Quoi d'étonnant que "l'autre," aussi outrageusement interpellé, "lui déclare la guerre" ! Il est faible, sans doute ; mais le titre de "roi" n'ajoute rien à la valeur de l'adversaire. Ses prouesses antérieures lui offre un nouveau motif de confiance :

Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.

La *fantaisie* d'un moucheron ! Soupçonnez-vous l'amertume ironique de ce seul mot ?

Chez le lion, force arrogante qui dévoile déjà sa faiblesse ; chez l'autre, faiblesse devenue la force parce qu'elle s'appuie sur des motifs sérieux... pour un moucheron ! Telles, dans La Fontaine, "ces physiologies nettes, ces caractères bien étudiés et bien composés." Entre deux personnages aussi opposés une lutte doit s'engager. Les discours ont déjà laissé entrevoir l'issue : les phases du combat la parent d'un air de vérité plus parfaite.

Quand Bossuet veut décrire l'engagement entre Condé et l'armée espagnole, le récit fait place au contraste dramatique. Au premier acte, Condé se multiplie pour obvier au nombre des ennemis ; dans le second, la solidité de l'Espagnol se brise devant la tenacité du prince ; le troisième oppose la clémence du vainqueur au désespoir des vaincus. De même la lutte, entre le lion et le

moucheron, se résume pour le poète en un drame à trois actes : chacun d'eux est doublé d'une antithèse frappante qui achève le dessin des caractères.

Le moucheron seul entre en scène. Pour effrayer l'ennemi, pour pallier son incapacité, il "sonne la charge," à la fois "le trompette et le héros." Les procédés de l'assaillant rencontrent une expression adéquate dans le rythme saccadé du vers de huit syllabes.

Les deux héros sont donc aux prises. Dès l'attaque le lion perd la tête. Qu'est devenu son arrogance ? Elle reçoit son châtiment d'autant plus vite qu'elle avait été plus brutale à se produire. Il a suffi à l'ennemi de lui "fondre sur le cou" pour le rendre "presque fou." En vain le lion cherche à étaler sa force en la revêtant de tous ses apprêts extérieurs.

Le quadrupède écume et son œil étincelle.

En vain il terrifie "l'environ" par ses rugissements. Au fond, ce déploiement accuse davantage sa déconfiture,

Et cette alarme *universelle*

Est l'ouvrage d'un *moucheron*.

Cette opposition entre "universelle" et "moucheron" ajoute une antithèse verbale au contraste réel entre les personnages, et ceux de la rencontre.

Le moucheron est tacticien. Il profite de cet abatement pour "harceler" le terrible matamore. "Avorton de mouche," sa ténacité double sa force à l'égal de celle de Condé. Tous les endroits vulnérables sont attaqués tour à tour, "échine, museau, naseau." Comment le lion oserait-il tenter une résistance ? Il préfère ronger son frein, se hisser à sa rage "à son faite montée." Il faut être La Fontaine pour donner un *faite* à la rage ! Du haut de ce promontoire, le lion lancera au poltron un de ces regards dédaigneux, apanage des grands réduits à l'impuissance. Cela suffira bien à sa gloire.

Déjà "l'invisible ennemi triomphe" : le lion sent la victoire lui échapper. Comme l'Espagnol acculé, il essaiera néanmoins d'un acte désespéré pour la retenir à lui. Griffes et dents "font leur devoir" pour mettre en *sang*—notez le mot—quoi ?.. un "avorton de mouche." Dans sa fureur, le paladin va jusqu'à "se déchirer lui-même" ; pareille à la sonnette du serpent, "sa queue résonne" ; les vibrations de l'air épouvanté s'enchevêtrent avec une intensité extrême. "Le flot qui l'apporta recule épouvanté," disait Racine,

Tous ses efforts ne servent qu'à mieux "l'abattre," à le mettre "sur les dents." Ce dernier trait marque la fin du combat. Le lion doit avouer son impuissance et lever le drapeau blanc de la trêve. La force est devenue faiblesse.

La toile tombe avec un coup de clairon. L'avorton avait donné le signal de l'attaque : il annonce partout son triomphe :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.

Sonorité large et pleine pour exprimer une explosion de joie triomphante, ce vers se marie habilement avec la confiance initiale du moucheron. La faiblesse a revêtu l'apparence de la force.

Combat épique, s'il en fut jamais ! Chaque personnage y accuse son caractère propre : le lion se renferme dans sa vanité blessée, son autorité amoindrie ; la confiance du moucheron va jusqu'à l'audace dérobée au paladin et se "rit" de sa défaite. Le rythme parfait le contraste. Le vers se précipite pour dire la vivacité de l'attaque et le son de la charge ; il se traîne lourd avec les rugissements du vaincu. La chute de ce dernier retentit comme celle du *chêne*, son compère malheureux.

Puis vient le *deuxième contraste* : le moucheron et l'araignée. — Trop de foi en notre étoile gâte parfois nos meilleurs succès. Le moucheron pousse le triomphe jusqu'à l'ironie amère : pour cet excès il s'attire le châtiment. Aussi, voyez ! un tour de main y suffit. Il "rencontre en son chemin l'embuscade d'une araignée" : sans autres formalités, sans lutte dramatique

Il y rencontre aussi sa fin.

Pourquoi La Fontaine n'a-t-il pas décrit ce nouvel épisode ? Le défaut de provocation chez l'araignée ne justifierait plus une prise de corps. Et puis les ailes du moucheron, qui lui permettaient d'éviter tout-à-l'heure les coups, sont devenues maintenant l'instrument de sa perte : embarrassées dans les fils de la toile, point de lutte possible pour elles. Enfin, outre le défaut de naturel, une nouvelle description constituait une redite. Ce bref récit, avec son antithétique "rencontre," avec la valeur pleine d'ironie que l'araignée tire de son rapprochement à embuscade, montre mieux que la plus exacte peinture la facile victoire de cette dernière. Le contraste saillit : plus la bataille fut ardente contre le lion, moins elle est vive avec l'araignée. La défaite et la rencontre ne peuvent donc que se confondre.

De ce double tableau quelle sera la conclusion ? La double thèse, la double leçon que le poète avait en vue.

Comme le lion fut vaincu par un "avorton de mouche," de même

..... entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Si, au contraire, le moucheron, victorieux du lion, succombe dans les filets d'une araignée. le tableau nous apprend

..... qu'aux grands périls tel a pu se soustraire
Qui périt pour la moindre affaire.

Avis à ceux qui s'attaquent à la faiblesse, sous couvert d'autorité ou de puissance ! L'Apôtre a dit : "C'est dans ma faiblesse, qu'est ma force." Napoléons grands ou petits, ligués contre la Papauté, "Il y a une chose que vous ne pouvez pas nier, c'est la faiblesse du Saint-Siège. Or, sachez-le, c'est cette faiblesse même qui fait sa force insurmontable contre vous," (Montalembert). (1) Si l'impuissance connut l'exil temporaire de Fontainebleau, à la force fut réservé le cercueil de Sainte-Hélène.

Avis encore à vous tous, fiers d'un premier danger évité. Une chute désastreuse vous attend peut-être au moindre obstacle : "Que celui qui croit être ferme garde de tomber !" (Cor. 10. 12.) Ne vous fiez pas à votre étoile : "La fortune est inconstante" dit Horace. Votre orgueil recevra le pire des châtiements : "Quiconque s'exalte sera humilié !"

Cette moralité de La Fontaine s'appuie donc sur deux vérités d'expérience, en même temps qu'elle confirme le texte biblique lui-même.

N° III.

I

LETTRE DE BONNE ANNÉE.

A.—Plan.

1. Dire à vos parents avec quel plaisir vous voyez le retour de la nouvelle année... Pourquoi ?
2. Enumérer les vœux de votre cœur pour eux ; — vos promesses pour leur bonheur ; — vos prières à Dieu et à Marie.

B.—Développement.

(Par antithèse.)

Eien aimés Parents,

A l'école, au pensionnat, tous les jours se ressemblent : mais il en est un qui est à part et que l'on attend avec impatience. Les

(1) Voir : Psaume II.—MONSABRÉ : Immutabilité.—CRÉMAZIE : Castelfidardo,

enfants devenus orphelins sont bien à plaindre ! Pour moi je sens mon bonheur de vous posséder encore.

Le nouvel an ! Quelle occasion pour tout le monde d'offrir et d'échanger des vœux et des étrennes ! On dit que les compliments ne sont pas toujours sincères et qu'il y a des enfants qui mêlent à leurs souhaits d'affreux petits mensonges : ils ne parleraient si bien qu'en vue de belles étrennes. Ma joie n'est point si intéressée.

Aussi, il me semble, Chers Parents, qu'en vous souhaitant santé, bonheur, longue vie, je ne fais qu'exprimer de vrais sentiments dont mon cœur est plein et qui n'en sortiront jamais. Pourrais-je être heureuse, si vous ne l'étiez pas !

Pour assurer votre bonheur, je vous promets de mieux m'appliquer au devoir l'an prochain que durant l'année qui s'achève : ne serai-je pas plus vieille d'un an !... Oh ! le temps passe si vite et la fin de mon cours d'études court vers son déclin.

Chers Parents, que Jésus et Marie combent vos vœux et exaucent mes désirs, mes prières, en vous gardant de longues années à l'amour de toute la famille, en me rendant de plus en plus sage, studieuse, reconnaissante !

Je vous embrasse, Cher Parents, comme je vous aime, et c'est de toute mon âme, qui voudrait vous payer ainsi votre amour de toute une année.

LOUISE N.

II

LA MÈRE.

Canevas :—Parlez des occupations de votre mère ; — des soins qu'elle prend de votre nourriture, de votre habillement ; — de sa sollicitude pour votre santé, votre éducation, votre instruction ; — de son amour dévoué ; — de sa mort !

Développement.

(*par antithèse.*)

Ma Mère ! C'est le premier nom que j'ai bégayé dans mon berceau. Ma mère ! C'est le premier visage qui a souri à mon regard innocent et naïf. Ma mère ! la première elle a déposé un croquant baiser sur mon front si pur ; la première caresse reçue me venait de la douce main de ma mère !

Elle était si bonne, ma mère, qu'à mes pleurs elle donnait un sourire, à mes nuits ses veilles, à mon inconsciente plainte sa

patience incessante : elle ne semblait respirer que pour me rendre heureux !

Quand j'eus grandi, je la vis, le matin, rôder à pas étouffés autour de mon petit lit : elle craignait de me réveiller trop tôt, travaillant pour moi qui dormais trop tard.

Toute petite, ma mère, elle l'était vraiment : mais alors je la trouvais aussi grande que les autres mamans ; celles-ci—je le remarquai souvent—étaient mieux vêtues, plus ornées, car quelques-unes portaient au cou des chaînes en or, au bras des sortes de ronds de serviettes en argent ; mais ma mère me semblait quand même plus belle dans sa parure bien pauvre, sans ornements ni au cou ni au poignet.

Ma mère ! Elle travaillait, elle travaillait toujours : et je n'y pensais pas à cet âge, mais je m'en souviens aujourd'hui que je commence à réfléchir. Aussi, c'était plaisir de voir la vaisselle rangée, les meubles luisants, les chambres propres, les lits bien faits, la table dressée quand arrivait l'heure du repas. Notre linge et nos habits les plus beaux—le dimanche matin—étaient toujours blancs, bien brossés : Je pensai, et mes sœurs aussi, que cela se faisait tout seul, bien que deux fois le mois, notre œil un peu niais apercevait *Jeanne*, la vieille laveuse, s'asseoir au déjeuner et disparaître avec son fardeau jusqu'à l'heure du dîner, où nous aimions à regarder, à tourner ses maintes toutes rouges et très propres.

Le samedi, ma mère s'absentait. Et à son retour, on s'empressait autour du panier, dont on voyait sortir tour à tour des pièces de drap, des bouts d'étoffe en couleurs, des souliers, quelque jouets ou surprises à faire ouvrir de grands yeux. Mais de l'argent la maman en avait gardé, le jetait sur la table, et nous la comptions de notre mieux : puis mon père ramassait la somme et la serrait dans une commode où planait le mystère pour notre curiosité enfantine.

Ma mère ! elle a su sauvegarder ma santé, guérir mes égratignures, souffler sur mes bobos, m'avertir des dangers, apporter le remède à mes fièvres, me sauver des bras de la mort. Elle a plus fait encore pour mon âme neuve et inexpérimentée par ses conseils et ses reproches, par ses volontés et ses exemples.

N'a-t-elle pas appris à mes lèvres à murmurer les noms de *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, à mes mains à se joindre et à faire le signe de la croix ? Oh ! les douces visites à l'église silencieuse, à la crèche de Noël, à la messe du dimanche et de semaine ! Puis la

prière en famille, le matin, avant les repas et après, le soir à l'heure du sommeil qui la rendait si pénible et la faisait parfois tourner en accès de mauvaise humeur !

Ma mère ! elle a été mon ange gardien visible, séchant mes larmes faciles, guidant mes pieds chancelants, m'endormant sur ses genoux, me faisant sentir les battements de son cœur.

Et maintenant, où est-elle, ma mère, ma mère chérie ! Elle n'est plus. . . ô douleur ! Elle dort, depuis le jour de larmes et de deuil où j'ai vu une dernière fois ses traits, ses yeux fermés, sa bouche muette, sa figure pâle, blanche, ses mains jointes, ses pieds immobiles, étendue qu'elle était au milieu des lumières et du silence, dans un cercueil, berceau de la mort.

Ma mère ! Elle qui m'aimait tant, elle m'attend au cieux ! !

* * *

UNE MÈRE. (1)

(Chant de fête.)

I

Une mère ! quel nom plus doux,
 Ici-bas peut charmer l'oreille ?
 C'est lui que prononce avant tous
 L'aimable enfant, lorsqu'il s'éveille...
 Oui, le don le plus ravissant
 Que le Ciel ait fait à la terre
 Fut de nous donner en naissant
 Une Mère ! (*bis*)

II

Quand nous sourit le printemps,
 Quand tout est vert dans la nature,
 Quand dans les bois et dans les champs
 Vous entendez un doux murmure,
 C'est l'hymne qu'au milieu d'Avril
 Le jeune oiseau dans la fougère
 Vient chanter... que célèbre-t-il ?
 Une Mère ! (*bis*)

(1) La splendide mélodie de ces vers se vend chez M. Hudon (Voir aux Annonces de la " Revue),

III

Il faut rendre grâce au Seigneur
 Qui donne à l'oiseau sa parure,
 A l'homme juste le bonheur,
 Et le soleil à la nature !
 Il donne la gloire au vainqueur,
 Au plaisir un charme éphémère !
 Et pour bienfait suprême au cœur,
 Une Mère ! (*bis*)

IV

Aimons cet ange de bonté
 Que Dieu créa pour nous conduire,
 Et par aucune volupté
 Ne nous laissons jamais séduire !
 Elle seule peut nous charmer !
 Regardons tout comme chimère
 Sinon de servir et d'aimer
 Une Mère ! (*bis*)

N° IV.

I

LA MORT DU CHRÉTIEN.

(Remarquez les antithèses.)

Venez voir le plus *beau spectacle* que puisse présenter la terre, venez voir *mourir* le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays : toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le *temps* finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'*éternité*. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'*une seule fois*, dans le *premier* de ses *philosophes* mourants, cette scène se représente *chaque jour* sur l'humble grabat du *dernier* des *chrétiens* qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé : un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore ; la religion le balança dans le *berceau de la vie* ; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le *berceau de la mort*. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement rompt peu à peu les attaches du fidèle ; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend le concert des Séraphins, déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort.

Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués et les ferment délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore : tant ce chrétien a passé avec douceur !

CHATEAUBRIAND, *Génie* I. Liv. I.

II

N.-B.—Le même écrivain, après avoir dépeint—dans son *Itinéraire*—les Arabes du désert, se rappelle les tribus du Nouveau-Monde, et il trace un développement au moyen du **contraste** : inutile de souligner, comme dans le morceau précédent.

Ce qui distingue les Arabes des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs : on sent qu'ils sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts et toutes les sciences. Caché aux extrémités de l'Occident dans un canton détourné de l'univers, le Canadien habite des vallées ombragées par des forêts éternelles, et arrosées par des fleuves immenses ; l'Arabe, pour ainsi dire jeté sur le chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'aurore, sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut, parmi les tribus des descendants d'Ismaël, des maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté soumise à des lois. Chez les hordes américaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépendance : au lieu de la couverture de laine, il a la peau d'ours ; au lieu de la lance, la flèche ; au lieu du poignard, la massue ; il ne connaît point, et dédaignerait la datte, la pastèque, le lait de chameau : il veut à

ses festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil de chèvre pour se mettre à l'abri sous des tentes : l'orme tombé de vétusté fournit l'écorce à sa hutte. Il n'a point dompté le cheval pour poursuivre la gazelle : il prend lui-même l'original à la course. Il ne tient point par son origine à de grandes nations civilisées ; on ne rencontre point le nom de ses ancêtres dans les fastes des empires : les contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore debout.

Monuments de la nature et non de l'histoire, les tombeaux de ses frères s'élèvent inconnus dans des forêts ignorées.

(*Itinéraire* III. Partie.)

Remarque.—Les "Mémoires d'Outre-tombe" de Chateaubriand se font surtout remarquer par l'*antithèse* : les citations seraient faciles. Il faut même se mettre en garde contre l'excès où l'auteur verse trop souvent : Chateaubriand amène assez souvent un *contraste* qu'il tire des mots, de la phrase, de son imagination, de sa sensibilité,—et non de son jugement et de sa raison.



N° V.

LA FEUILLE.

A.—Plan.

1. **Origine** : *Temps*, printemps, apparition, éclosion, présage les fleurs, les fruits... ornement.
2. **Ombre** : zéphir, mouvement, ondulation, bruit ; —formes diverses... cou eur... : bosquets, forêts... agréments.
3. **Chute** : couleur... changement d'aspect... premiers froids... chute sur le sol... vent qui l'emporte : fragilité de la vie.

B.—Développement.

(*par antithèse et comparaison.*)

L'hiver enseveli, à la naissance du printemps, la nature étale ses promesses et ses espérances. Sous les tièdes haleines des premiers jours et les rayons plus chauds du soleil, la sève s'ébranle dans les profondeurs du tronc, s'active et circule bouillonnante dans les veines de l'arbre. Bientôt bourgeonnent les ramilles aux

bras multiples du végétal : ce sont les feuilles naissantes, petits rubis à cône pointu, frères émaux vivants, trésor de la nature qui les travaille en artiste consommé !

Comme le paillement des oiseaux, les feuilles présagent une abondante et prompte éclosion de fleurs et de fruits. Mais il ne faut pas que cette espérance et cette promesse soient déçues. Le Maître n'a-t-il pas maudit un jour le figuier qui ne lui présente que des feuilles, quand il lui demande également des fruits ?

* * *

La Providence est toujours sage et prévoyante dans ses desseins et dans ses œuvres.

Verdoyante couronne ou moëlleux manteau des arbres, le feuillage égale, anime, embellit la nature, naguère endormie et dépouillée de ses charmes ; il offre à l'oiseau une retraite, un asile où il sait bâtir son nid. Le zéphir fait trembler la feuille captive qui émet ses plaintifs murmures ; le vent violent la fait vibrer et en tire les gémissements sonores ou les sourds grondements des forêts touffues et majestueuses.

Organisme vivant, elle respire l'air que nous respirons, se colore de teintes qui repose nos yeux, se nourrit de l'atmosphère où elle nage, comme le poisson de l'eau où il prend ses ébats : peu à peu, elle arrive à son normal développement. Chose merveilleuse ! chaque arbre se trahit par la dimension, les ciselures, les découpures, les dentelures, la couleur même de sa feuille ; et comme la physiologie humaine présente la plus innombrable variété de caractères distincts et personnels, ainsi — dit-on — dans le grand nombre des feuilles d'un même arbre, il n'est pas deux dont la ressemblance soit identique. Vient-elle à se détacher de la branche, la feuille, emportée au loin sur l'aile du vent, révèle partout ses titres d'origine et de naissance.

L'homme, maître de la création entière, ne cultive pas seulement la plante et l'arbre pour en cueillir la fleur ou le fruit ; il exploite non seulement le bois, mais il veut l'ombrage des feuilles : c'est l'agréable uni à l'utile. La feuille, il est vrai, est une protection pour le fruit contre les brûlantes ardeurs du soleil, contre la violence des orages et de la grêle : elle absorbe l'excès de la sève, de la rosée, de la pluie. Mais c'est elle qui forme le tamis des treillages et des tonnelles, les voûtes impénétrables des bosquets, les nefs aériennes des avenues, les majestueux dômes des futaies

et des forêts. Elle crée ainsi un rafraîchissant ombrage et ajoute au spectacle de la nature les agréments de l'art et les plaisirs de la culture.

Mais ces agréments de la fraîche verdure des feuilles sont, comme elles, éphémères. Regardez plutôt en ce moment la nature. La feuille perd sa verdeur, son éclat, sa couleur : elle revêt une nouvelle parure, rouge, jaune, violette, terne : c'est l'agonie de cet être fragile, qui ne prolonge sa carrière que l'espace de deux saisons.

Le froid naissant, la bise d'octobre, l'engourdit, la tord, la dessèche ; une nuit glacée la couvre de gelée blanche : elle se détache, et, tremblante, elle descend en tournoyant sur le sol, où elle périt et meurt. Mais au jardin, sur la rue, là bas dans la profondeur des forêts silencieuses, au bord des lacs déserts, pas une feuille ne tombe, sans attendre la petite minute où la main du Créateur lui en donne le signal.

Image classique et proverbiale de la fragilité de notre existence ; notre vie s'effeuille jour par jour jusqu'à ce qu'enfin sur un signe du Très-Haut, la dernière feuille tombant, notre corps descend en terre, et notre âme s'envole vers les cieux. La feuille est l'image de la *parole* ; le fruit, celle de l'*action* : que l'une et l'autre soient pour cette âme les titres à la gloire éternelle !

LA FEUILLE.

(*Remarquez les antithèses.*)

“ De la tige détachée,
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? ” — “ Je n'en sais rien.
 L'orage a brisé le chêne
 Qui seul était mon soutien ;
 De son inconstante haleine,
 Le zéphir ou l'aigülon,
 Depuis ce jour, me promène
 De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène,
 Sans me plaindre ou m'effrayer ;
 Je vais où va toute chose,
 Où va la feuille de rose
 Et la feuille de laurier.”

ARNAULT.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
 L'automne avait jonché la terre :
 Le bocage était sans mystère,
 Le rossignol était sans voix.
 Triste et mourant, à son aurore
 Un jeune malade, à pas lents,
 Parcourait une fois encore
 Le bois cher à ses premiers ans ;
 " Bois que j'aime, adieu !... je succombe ;
 Votre deuil me prédit mon sort :
 Et dans chaque feuille qui tombe
 Je vois un présage de ma mort.
 Fatal oracle d'Epidaure,
 Tu m'as dit : les feuilles des bois
 A tes yeux jauniront encore,
 Mais c'est pour la dernière fois.
 L'éternel cyprès t'environne :
 Plus pâle que la pâle automne
 Tu t'inclines vers le tombeau ;
 Ta jeunesse sera flétrie,
 Avant l'herbe de la prairie,
 Avant la pourpre du coteau."
 "— Et je meurs !... De leur froide haleine
 M'ont touché les sombres autans,
 Et j'ai vu comme une ombre vaine
 S'évanouir mon beau printemps.
 Tombe, tombe, feuille éphémère,
 Voile aux yeux ce triste chemin ;
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain..."
 Il dit, s'éloigne... et sans retour !
 La dernière feuille qui tombe
 A signalé son dernier jour.
 Sous le chêne on creusa sa tombe...
 Mais personne ne vint, hélas !
 Visiter la pierre isolée ;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

L'ANTITHÈSE DANS LA BRUYÈRE.

I. — Dans les phrases détachées.

1. Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

2. Quel supplice que d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocre vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète !

3. Un esprit médiocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

4. D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur *ce qui est digne de pitié*, que d'éclater sur le ridicule ? L'altération des traits est plus grande dans un rire immodéré que dans la plus amère douleur ; et l'on détourne son visage pour rire, comme pour pleurer, en présence de tous ceux que l'on respecte...

II. — Dans les portraits.

Le Courtisan.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est, depuis quelque temps, livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents ; celui dont il lui échappe de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant de bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan : et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un rire forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue et des distractions fréquentes. Il a une profusion, le dirai-je ? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique ; il a des formules de compliments différents pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité. Il vise également à se faire des patrons et des créatures ; il est médiateur, confident, entremetteur ; il veut gouverner. Il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour ; il sait où il faut se plaer pour être vu ; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires, et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou, s'il survient quelqu'un à qui il doit un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance ; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle au public de choses frivoles, du ven', de la gelée ; il se tait, au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

Remarque.—On s'explique difficilement que M. Albalat ait omis La Bruyère parmi les auteurs qui font un usage habile et délicieux de l'antithèse. Qu'on ouvre les "Caractères," et l'on se convaincra qu'il y a une énorme quantité de *maximes*, de *reflexions* morales, littéraires .. de *portraits*, de *parallèles*.. où ce procédé est mis en œuvre avec une dextérité et une science merveilleuses. En y joignant le procédé du **rapprochement** ou **comparaison**, ainsi que celui de l'**analyse**, on aura la clef d'or qui explique l'œuvre entière du philosophe-moraliste.

L'Antithèse dans Pascal et Bossuet.

I.—PASCAL.

N. B. — Le fond des *Pensées* (1) est un **contraste** perpétuel. Quand il ne fait pas saillie, il est toujours mêlé au sang et à la chair de ce style unique. On devine le profit que l'on peut tirer d'une fréquentation habituelle avec ce penseur.

1. Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme : l'un le plus heureux, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

2. Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecterait autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits qu'il est roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui rêverait toutes les nuits qu'il serait artisan.

3. La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères.

4. Les hommes, si malheureux, n'ayant pu guérir la mort, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne pas y penser.

5. Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par la rue, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non ; car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si l'on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on ? Non ; car je puis perdre ces facultés, sans me perdre moi-même... On n'aime donc jamais personne, mais seulement ses qualités. Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges ou des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

6. Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même, ni lui non plus. Il était

(1) Voir l'édition de l'abbé MARGIVAL. Poussielgue. Paris.

jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore, telle qu'elle était alors.

7. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

8. Voulez-vous que l'on croie du bien de vous ? N'en dites pas.

9. L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire (contrefaire) l'ange fait la bête.

10. La dernière chose qu'on trouve en faisant un livre est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

11. Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance.

12. L'homme connaît qu'il est misérable ; il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

S'il s'abaisse, je le vante ; s'il se vante, je l'abaisse, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Si l'homme n'est fait que pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

II — BOSSUET.

N. B.—Pour Bossuet,—écrit M. Albalat—les exemples de style antithétique sont presque inutiles : c'est l'écrivain complet. Il n'est pas de beautés littéraires qu'on ne trouve chez lui à l'état sublime : images de génie, création de mots, expressions inattendues, relief, coloration, audace, toutes les grandeurs, toutes les surprises du style. Ses *antithèses* roulent comme des diamants à travers les flots débordés de sa majestueuse éloquence. Elles partent de loin, se déroulent, se balancent et ondulent avec la draperie de ses périodes. Elles sortent de l'éclat des mots ; elles font osciller les pôles de ses phrases et heurter les verbes et les épithètes. Tout est imprévu, tout est créé, tout est vivant. C'est le plus grand de nos prosateurs.

I.—*Pour la fête de Noël.*

Un enfant revêtu de langes, couché dans la crèche... courez à cet enfant nouvellement né, vous y trouverez ; qu'y trouverez-vous ? Une nature semblable à la vôtre, des infirmités telles que les vôtres, des misères au-dessous des vôtres. Reconnaissez à ces belles marques qu'il est le Sauveur qui vous est promis.

Quel est ce nouveau prodige ? que peut servir à notre faiblesse que notre médecin devienne infirme, et que notre libérateur se dépouille de sa puissance ? Est-ce donc une ressource pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? Ne

semble-t-il pas, au contraire, que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter ? Cela serait vrai, si cet état d'humiliation était forcé, s'il était tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde. Mais comme son abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance, et qu'il est descendu à nous pour nous marquer les degrés par lesquels nous pouvons remonter à lui, tout l'ordre de sa descente fait celui de notre glorieuse élévation...

Chrétien, ta nature était tombée par ton crime : ton Dieu l'a prise pour la relever ; tu languis au milieu des infirmités : il s'y assujéti pour les guérir ; les misères du monde t'effraient : il s'y est soumis pour rendre toutes ces terreurs inutiles.

II.—*Sur la mort.*

O mort ! nous te rendons grâce des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convains de notre bassesse, toi seule nous fait connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage, et tu lui apprends ces deux vérités... : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps, et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité.

III.—a) Sire, c'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir. Eux-mêmes ne font pas tout ce qu'ils veulent ; mais ils doivent considérer qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent.

b) Charles I, malgré le mauvais succès de ses armes, si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer ; et, comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était injuste, étant captif.



LE ROMAN ET SA LECTURE.

(Remarquez les antithèses.)

La vieillesse des littératures ressemble à leur enfance. L'une et l'autre se plaisent aux contes et s'y attardent sans fin. Le moyen âge aimait les longs poèmes tout pleins de récits merveilleux ; il faut à nos contemporains d'interminables romans.

Le peuple veut des aventures extraordinaires ; il a fait la fortune de Dumas, de Ponson du Terrail, et de dix autres ; les demi-lettrés se piquent de goûter les romans de mœurs : ils jurent par

Balzac, par Bourget, par Zola. Le bourgeois riche et le noble lisent Ohnet et Feuillet... Tous ne lisent et n'admirent que des romans.

C'est le secret de notre décadence intellectuelle. On n'a jamais la plus de livres, et l'ignorance n'a jamais été plus manifeste. Les poètes, les moralistes, les philosophes, les historiens forment l'esprit ; ils le meublent d'idées nobles, fines et sensées ; le roman l'engourdit et l'endort ; il n'excite que les sens. Les hommes à qui de tels ouvrages suffisent seront toujours de pauvres esprits ; il en faut dire autant des femmes qui s'en contentent. Celles qui furent l'honneur de leur sexe ne se renfermaient pas dans ces lectures.

N'aimer et ne feuilleter que des romans, c'est dénoncer la faiblesse de son intelligence. On ne nourrit pas plus son esprit de ces livres frivoles qu'on ne nourrit son corps de sirops et de bonbons. Je ne voit là qu'un dessert tout au plus, et il n'y faut goûter que de temps en temps. Se mettre à ce régime et n'user que de cet aliment n'est ni raisonnable, ni sain. Il est mal à propos de développer les passions, et d'affaiblir la raison qui leur sert de contrepoids. Les romans n'ont pas d'autre effet ; les meilleurs consomment, sans profit, nos heures de loisirs, et les autres les dépravent.

Aujourd'hui tant de romans si vantés et si peu dignes de l'être portent aux honneurs ceux qui les ont faits, les enrichissent eux et leurs libraires, ruinent le goût public et préparent la voie à d'autres auteurs tout aussi misérables et qui ne seront pas moins prônés. La médiocrité prétentieuse succède au génie. La langue s'altère comme la raison ; les bons écrits sont délaissés ou n'ont plus qu'un petit nombre de lecteurs. Tout est à l'actualité médiocre, au mauvais goût, aux sonnettes. La fortune des romans suffirait seule à prouver que nous en sommes là.

Le romancier, de nos jours, par le fait de ceux et de celles qui lisent des romans, a charge d'âmes ; il semble, le plus souvent qu'il l'ignore ou qu'il n'en ait pas souci. (1)

(1) Voir F. LHOMME : *La Comédie d'aujourd'hui*, ouvrage plein d'idées, de raisonnement, de courage, d'intérêt : c'est pour le style un La Bruyère.

Le Temps et l'Éternité. (1)

Dans le langage de tous les peuples civilisés il est deux expressions qui éveillent au fond de l'âme les échos les plus profonds. La raison en est que ces deux mots expriment l'idée de ce qu'il y a de plus décisif pour la vie présente, et surtout pour la vie future. A travers les siècles et les distances, l'humanité les a toujours prononcés ; ils ont retenti, stridents et graves, au fond des cloîtres, des solitudes, des sanctuaires, du haut des chaires chrétiennes, dans les cérémonies funèbres : deux mots solennels et dominateurs, contraires l'un à l'autre, mais inséparablement unis comme deux anneaux ; tous deux, consolation des bons, terreur des méchants ; tous deux suspendant le sombre voile de leur mystère sur vos têtes et sur la mienne : quels sont-ils ? Vos lèvres muettes ont nommé le *temps* et l'*éternité*.

Le temps et l'éternité, ces deux expressions magiques cachent, comme la fleur cache le fruit qu'elle va produire, deux idées fécondes qui renferment une prodigieuse puissance d'illumination, en projetant leurs rayons sur le néant et sur la grandeur de la vie humaine, chétive, misérable en apparence ; une prodigieuse puissance de consolation, en concentrant les lueurs flottantes de l'espérance sur les travaux, les tourments, les deuils de cette vie humaine qui alternativement éclate en rires et en sanglots ; une prodigieuse puissance de conversion, en ramenant à leur grandeur, à leur noblesse d'origine, à la vraie jouissance de leur liberté vraie, les égarés et les déchus de cette vie humaine qui s'illusionne tant d'orgueil, se ravale tant d'injustice, s'enivre tant de parjure et de luxure ; une puissance enfin, merveilleuse et céleste, de sanctification, de sainteté, de salut final, en couronnant "les moments de légère tribulation de la vie présente par un sublime fardeau de gloire éternelle et sans mesure." (S. PAUL, II *Cor.* 4, 17.)

(1) Essai un peu hâtif, à l'occasion de la Toussaint, 1901. Beau sujet à *contrastes*.

Telles sont les considérations graves et surnaturelles que nous suggère — en ce grand jour de la fête des saints, de nos ancêtres dans la foi, de nos corréligionnaires défunts — la notion complexe de ces deux expressions devenues presque banales, celle du *temps* et celle de l'*éternité*.

I.—Le Temps.

Le *temps* est la mesure du mouvement : un mouvement à droite du balancier de l'horloge mesure une seconde ; un mouvement à gauche du même balancier mesure une autre seconde ; et le soixantième mouvement, en marquant la soixantième seconde, mesure la minute ; les soixante minutes mesurent l'heure, comme les vingt-quatre heures mesurent le jour.

De son côté, le jour succédant au jour mesure la semaine, le mois, la saison, l'année. La voilà, dans sa simple et grandiose clarté, la notion du temps, de cet être fantastique que le païen grec et romain représentait sous la forme d'un vieillard ailé, tenant d'une main une faux et un sablier de l'autre. Voilà le temps, dispensant les minutes de la vie à tout être qui germe, se meut, grandit, se développe ici-bas, puis suspendant tout d'un coup le cours de cette avare et parcimonieuse répartition sur un signe de Dieu, et la dernière minute est le témoin du dépérissement et de la mort.

Il en est ainsi depuis l'origine des siècles, et la mesure des siècles eux-mêmes nous trompe, puisque une élémentaire opération de calcul établit avec évidence que depuis la naissance du Sauveur à Bethléem, le sablier du temps n'a pas encore mesuré un petit *milliard* de minutes !

Et dans la succession des siècles, et à travers le monde entier, au milieu des bouleversements et des vicissitudes humaines, le temps, redoutable et inexorable justicier de Dieu, mesure la vie à la fleur éclose le matin, flétrie le soir ; à l'insecte qui naît et périt dans l'espace d'une saison ; à la feuille qui, cette nuit même, s'est détachée de la branche, après avoir accompli sa modeste mission et chanté à sa manière la gloire du Très-Haut, dont elle accomplit encore en mourant la volonté et les ordres.

Comme la fleur, l'insecte, la feuille, l'homme lui-même, roi réel et fantôme de roi, reçoit du temps la vie goutte à goutte, battement de cœur après battement de cœur, cette sorte de balancier naturel qui mesure dans sa poitrine les secondes de son exis-

tence. Mais la main de fer et d'acier du temps le pousse, le pousse encore implacablement vers le bord de la tombe où ses deux pieds immobiles et raidis glissent au fond de la fosse ; et l'y voilà couché, avec quelques pelletées de terre sur la tête, l'y voilà couché, — combien différent de lui-même ! — jusqu'au matin du jugement général, à la fin même des temps. Histoire de l'humanité, histoire des élus maintenant au sein de la gloire, histoire de tous nos chers défunts !

C'est aussi notre histoire à nous. De quoi se compose notre vie ? — Du **passé**. Et à cette question : Quel âge avez-vous ? les uns répondent seize, vingt, trente ; les autres, quarante, cinquante, soixante ans et plus. Erreur ! Erreur ! Le temps qui n'est plus, diffère-t-il du néant ? Les années vécues n'ont-elles point enseveli d'avance une portion de nous-mêmes ? Oh ! notre vie s'effeuille comme un arbre qui se dépouille de sa verdure : qu'on le veuille ou non, chaque jour disparu est une feuille qui descend, tremblante, sur le sol, y périclète et meurt.

De quoi se compose notre vie ? — Du **présent**, de la journée de *dix-sept* heures de veille sur vingt-quatre. Hélas ! ce présent fugitif et insaisissable, d'un *millier* de minutes seulement en dix-sept heures, est impuissant à nous ramener à nous-mêmes, à la réflexion, à la vie sérieuse et salutaire. Il suffit à la plupart des hommes, à bercer leurs sens, à tromper leur imagination, à user à leur insu leurs forces et leurs organes, à ballotter leur âme, à satisfaire totalement leur vie affairée ou désœuvrée. Toutefois, ce présent que rien n'enchaînera jamais, tient plus du néant que de l'être, dit saint Augustin, puisque sa nature est de passer, de s'écouler comme les gouttelettes de la chute, de périr juste en naissant.

De quoi se compose notre vie ? De l'**avenir**. De quel avenir, s'il vous plaît ? L'avenir, c'est l'incertain, c'est l'inconnu, c'est l'insaisissable. L'avenir, c'est le calcul de probabilité, c'est l'espérance dont on n'aperçoit le visage et le sourire qu'à travers un voile qui se trempe infailliblement de larmes ; l'avenir est à Dieu, sire ou berger ! Et nulle vie humaine ne peut, sans témérité, escompter dans le creux de sa main même le petit millier de minutes que comptera demain le jour qui n'est pas encore à l'horizon.

O néant ! ô vanité ! ô fragilité du temps qui mesure la vie plus fragile, plus vaine encore de l'homme, voyageur errant et sans repos !... Quoi donc ! notre vie ne serait-elle qu'une fleur, presque

aussitôt séchée qu'écloso? Notre vie ne serait-elle qu'une feuille que le vent soumet à la tyrannie de son caprice? Notre vie ne serait-elle qu'une vague mobile, se portant vers le rivage et ignorante de sa fin avant d'expirer sur la grève? Ne serait-elle notre vie, à nous chrétiens, qu'une flétrissure végétale, un dépérissement organique, une agitation morale, une série de vicissitudes sans lendemain?

Mais non! mille fois non! A côté de la nature du temps, de sa durée, de ses fluctuations problématiques, il faut en peser la valeur et le prix. Faisons ce pesage.

Est-ce que le temps, en mesurant la vie de mon corps, du berceau à la fosse, mesure aussi la vie intellectuelle, morale sur-naturelle de mon âme? Mais non!

Est-ce que le temps, entraînant dans son cours les années obscures, ignorées, tissées de joies et de pleurs d'une mère de famille, de ma mère à moi — je suppose — entourée de ses dix enfants, mesure également ses pensées et ses intentions, ses désirs et ses douleurs, ses actes religieux, son héroïsme en un mot? Mesure-t-il même chaque respiration, chaque battement de son cœur, chaque soupir et chaque sanglot, si je tombe malade ou si la mort vient ravir ma sœur à sa tendresse si affinée? Mais non!

Oh! cette vie à cette mère, elle est obscure, c'est vrai, mais dans ces ténèbres, quelle lumière éblouissante! Cette vie est ignorée, c'est vrai, mais devant Dieu qui la voit, quelle gloire! Cette vie est bien humble, bien cachée au foyer, mais dans cet effacement monotone, quelle grandiose sublimité!

Ah! oui, cette vie de la mère vraiment chrétienne, vie qui se consume dans les limites du temps qui en circonscrit les heures, ne proclame-t-elle pas avec une éloquence vibrante que le temps vaut plus que l'or et le diamant qui lui manquent; que le temps vaut plus que la beauté et les plaisirs, évanouis comme un songe; plus que les honneurs et la gloire, car Dieu ne regarde que l'âme, âme de reine ou de bergère; plus que la santé et les forces du corps, car cette mère, affaiblie et malade, sait s'immoler toujours et quand même jusqu'au dernier souffle.

Oh! oui, vraiment, cette vie sans péché mortel et sans souillure proclame bien haut que le temps vaut tout le sang de Jésus-Christ, autant que l'âme et ses immortelles destinées, autant que

le ciel et ses délices, autant que Dieu, sa gloire sublime, sa béatitude sans fin et sans mesure.

Où donc se trouve le fondement de cet inappréciable valeur du temps? il se trouve dans l'emploi et l'usage habituel qu'il faut en faire.

Promenez vos regards sur la carte du monde, à l'heure présente. Qu'y voyez-vous? Aux quatre vents du ciel sont dispersés quatre cent millions de catholiques: quel usage font-ils du temps!... Derrière eux, sous les plis de leurs drapeaux respectifs, drapeaux des empires britannique et allemand, de la République américaine, drapeaux des royaumes danois, suédois et norvégien, s'abritent et s'inclinent cent cinquante millions d'hérétiques: quel usage font-ils du temps?... Le moscovisme russe et grec, le mahométisme turc et arabe couvrent de leur couleurs nationales plus de cent millions de schismatiques et d'adeptes: quel usage font-ils du temps?... Et les quatre cent millions d'infidèles chinois, les cent cinquante millions d'Indiens bouddhistes et brahmanes, les cent millions de nègres et de sauvages du centre africain et de l'archipel océanien, quel usage font-ils du temps? Sur l'étendue de notre globe, un milliard et demi de vies humaines: à quels mobiles, à quels intérêts, à quelles passions obéissent-elles?

Peu importe qu'elles obéissent à la loi du devoir, du travail, de la souffrance, à l'impulsion vers les richesses, le commerce, l'industrie, les honneurs, les plaisirs, les sciences et les lettres!

Ce qui est certain, c'est que le temps entraîne tout dans son cours, personnes et choses, empires et dynasties, peuples et individus: où entraîne-t-il donc les âmes immortelles de ces masses humaines?

Ce qui est certain, c'est que le temps leur impose à tous un déplacement perpétuel, une perpétuelle agitation, des déchirements, des séparations, des deuils sans cesse renaissants, une mort qui fauche nuit et jour: où entraîne-t-il donc ces millions d'âmes qui ne sauraient ni périr ni mourir? Problème insoluble et secret de Dieu!

O vie humaine! fleur fragile, fleur d'un jour, tandis que tu respirez dans les heures du temps, sans rosée, sans lumière, sans chaleur d'en haut, c'est-à-dire sans prière, sans sacrements, sans culte, sans Dieu! Ta tête s'incline fatalement un soir sur le fumier qui alimente ta racine!... O vie humaine! fleur céleste, vraie immortelle, si tu respirez dans les heures du temps, colorée, par-

fumée, aromatique avec Dieu, en Dieu, par Dieu qui vit habituellement dans le calice de ton cœur et les tissus de ton âme ! La main du temps, en dérobant et en flétrissant ton corps, imprime sur ton front la beauté divine qui ambitionne de fleurir éternellement. Et ainsi " les moments de légère tribulation de la vie présente produit en toi le fardeau d'une gloire sublime, éternelle, sans mesure."

II. — L'Éternité.

Le temps, c'est le mouvement, la succession ; l'éternité, c'est la fixité, l'immutabilité. Le temps, c'est l'agitation dans la vie périssable ; l'éternité, c'est le repos dans la vie immortelle : ni passé, ni avenir, le présent seul immobilisé et perpétué, voilà l'éternité. La vie présente et son entourage caduc nous condamnent à dire : Vivre aujourd'hui, mourir demain ! La vie future, inaugurée au seuil de l'éternité nous permettra de dire : Vivre toujours, jamais mourir !

A cette croyance à l'éternité l'humanité entière a rendu un témoignage universelle dans sa durée, universel dans l'espace. Toutes les légendes, toutes les traditions, toutes les littératures connues attestent que cette croyance est aussi ancienne que les sociétés elles-mêmes.

En dehors du peuple de Dieu, en dehors des nations conquises à l'Évangile, poètes, philosophes, orateurs ont fait usage de ce mot **éternité** ; ce mot a pris place, comme le temps, dans la langue de tous les peuples : et comment, si la foi à l'éternité n'est pas au fond de l'âme humaine, le mot s'est-il posé sur les lèvres et inscrit dans les livres ?

Et puisque nous sommes chrétiens, voici le témoignage du **christianisme**, attestation solennelle et irréfutable. (1)

La parole infaillible de Jésus-Christ est lumineuse comme le soleil et multiple comme ses rayons. — "Celui qui croit en moi, dit le Maître, aura la vie éternelle." — "Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit... ne pourra mourir éternellement." — "Je suis le Pain descendu du ciel : celui qui en mange vivra éternellement."

Echo permanent de la voix de son Chef, l'Église proclame sans cesse le grand dogme de l'éternité : par son symbole : "Je crois à la vie éternelle" ; par ses fêtes, la Résurrection, l'Ascension, la Trinité, l'Assomption, la Toussaint, fête par excellence de

(1) Voir P. Félix : *l'Éternité, passim.*

l'éternité glorieuse, apothéose annuelle en l'honneur des élus sortis vainqueurs de la vie du temps.

L'éternité ! les Apôtres dont le nom est dans l'Évangile et leurs successeurs innombrables l'ont implantée dans les âmes partout où la flamme de leur apostolat les a conduits : les néophytes convertis ont chanté après eux : *Credo vitam æternam* : Nous croyons à la vie éternelle !

L'éternité ! Toute la phalange empourprée des Martyrs l'a saluée au milieu des colisées, sous la griffe et la morsure des fauves, la tête inclinée sous l'acier du glaive, à travers la fumée fétide des chairs brûlées ; tous ont jeté leur sang en témoignage à la face des tyrans, aux yeux des bourreaux, et ralaient un dernier mot : *Credo vitam æternam* : Nous croyons à la vie éternelle !

L'éternité ! Anachorètes, moines, cénobites, Pères du désert et Pères de l'Église, tous l'ont méditée, approfondie au fond de leurs solitudes sablonneuses, de leurs cloîtres mornes, leurs tombeaux anticipés, s'enlaçant des ronces et des épines de la pénitence, des macérations qui ensanglantaient leur corps et rougissaient le sol à leurs pieds, levant au ciel les yeux après soixante ou quatre-vingt d'austérités : *Credo vitam æternam* : Nous croyons à la vie éternelle !

L'éternité ! Le Confesseurs, les Docteurs, les Pontifes, papes, évêques, prêtres, les fidèles, l'ont-ils assez attestée par leurs écrits, par leurs mœurs pures, par leurs œuvres de miséricorde et de charité, par leur vie entière arrivée jusqu'à nous, splendide profession d'une foi invincible : *Credo vitam æternam* : Nous croyons à la vie éternelle !

L'éternité ! Les Vierges, les Mères, les Veuves, honorées sur terre et couronnées au ciel, l'ont professée, chantée en quelque sorte moins par l'harmonie de leurs voix que par les victoires de leurs cœurs sur Satan, le monde, la nature fragile ; essaims d'âmes pures et naturellement pieuses, formant autour d'elles dans les âmes les rayons d'une patiente sainteté : *Credo vitam æternam* : Nous croyons à la vie éternelle !

A ces témoignages du dehors ajoutez encore l'intime assentiment du dedans, l'aspiration secrète de notre âme elle-même.

Cette âme qui est vous-même n'affirme-t-elle pas la survivance de vos chers défunts, l'éternité par conséquent ? Vous êtes agencouillés et en pleurs au pied d'un cercueil. Qui donc osera ruiner vos espérances et vos convictions et vous tenir ce langage : " Tu verses des larmes stériles : ceux que tu pleures sont anéantis

pour jamais, comme la fleur, l'insecte, la feuille !" — Monsoûge !
direz-vous. Je sens que la mort est un sommeil, et que ceux que
je pleure participent à une vie qui ne meurt plus ! Mon *espérance*
est immortelle.

Comment ! ma vie — comme leur vie à mes chers disparus —
est un rude et long labeur ; Dieu m'y a condamné, et vous venez
me dire que ce travail sera frustré de sa récompense ! Alors vous
me jetez dans l'inaction, le désœuvrement et l'ennui : cela est im-
possible, car mon *espérance* est immortelle !

Comment ! ma vie est un combat sans trêve ni merci : luttés
contre les dangers de la nature, contre la méchanceté de ceux qui
me méprisent et me haïssent ; luttés au dedans contre les pen-
chants, les inclinations, la formidable armée des passions, et vous
venez me dire qu'au soir du combat il n'y aura nulle couronne à
décerner à mes victoires, nuls lauriers à mes triomphes ! Alors
vous me jetez dans la voie des défaillances, des compromis hon-
teux, de la trahison du devoir et des parjures contre ma conscience :
non, non, cela est impossible, je sens en moi une *espérance* im-
mortelle !

Comment ! ma vie est un tissage de souffrances physiques,
morales, individuelles et familiales, et quelles souffrances ! Et vous
venez me dire que la mort supprimera tout, en tranchant le fil de
ma vie ! Alors vous tranchez vous-même mon courage, vous allu-
mez l'incendie de ma colère, vous creusez le gouffre de mon abat-
tement et de mon désespoir : retirez-vous ! laissez-moi mon immor-
telle *espérance* !

Votre père est mort, votre mère aussi ; ou bien, c'est votre
époux, c'est votre enfant. Depuis combien d'années ? . . . Il
n'importe. Le temps, depuis ce jour désolé, ronge à chaque
seconde votre existence qui leur a survécu. Dites-moi : a-t-il
rongé aussi votre *amour* pour eux ? Nullement. Quand donc le
temps réussira-t-il à détacher la première parcelle de cet amour,
vainement atteinte de sa morsure ? Sera-ce au bout de cent ans ?
Non. Sera-ce après dix, vingt, cent, cent mille siècles, si vous
deviez être sa victime aussi longtemps ? Non ; jamais, jamais, jamais !

Ainsi donc, si votre *espérance* est immortelle, votre amour
l'est aussi, votre désir du bonheur l'est aussi. Oh ! oui, quand le
cœur humain a une fois conçu un amour véritable et souverain,
pour répondre à son besoin d'amour, ce n'est pas trop d'une
éternité. L'amour, comme l'âme immortelle qu'il consume, rend
donc témoignage à l'éternité.

O temps, éternité ! quelles leçons vous nous enseignez aujourd'hui !... Quel langage tenez-vous à des chrétiens ? Répondez.

O chrétien ! dit le temps, souviens-toi que j'ai pour mission de te dispenser aujourd'hui les minutes de la vie et que j'ai ordre de te tuer demain.—Souvenez-vous tous, s'écrie l'éternité, que si vous faites bon usage de la vie, j'ai pour mission de vous faire vivre toujours et de vous empêcher de jamais mourir ! Voilà notre puissance d'illumination !

O chrétien ! dit le temps, souviens-toi que je te donne les minutes de la vie pour te permettre de revenir du mal au bien, de l'égoût des vices au trône des vertus, de la domination d'un tyran à l'amour d'un Père, des bras de Satan sur le cœur de ton Dieu.—Souvenez-vous tous, s'écrie l'éternité, que si vous refusez ce retour et cette conversion avant la mort, je vous réserve un châtiement sans adoucissement et sans mesure : car, l'éternité, c'est moi, votre Dieu méconnu, délaissé, trahi, offensé librement et volontairement. Voilà notre puissance de conversion !

O chrétien ! dit le temps, souviens-toi que je te donne les minutes de la vie pour porter ta croix, pour subir les douleurs du corps et de l'âme, expiation de tes péchés...—Souvenez-vous tous, s'écrie l'éternité, que les tribulations inévitables de la vie présente confèrent le droit aux récompenses futures. Quelle comparaison entre quatre-vingts ans de pénitence et la félicité sans bornes et sans mesure de la vision, de la jouissance et de la possession de Dieu ? Voilà notre pouvoir de consolation.

O chrétien ! dit le temps ; souviens-toi que je te donne les minutes de la vie pour que tu ornes et enrichisses ton âme de grâces, de vertus, de dons, de mérites, de perfections, le long et jusqu'au soir de ta courte carrière, pour que tu inaugures ton ciel sur la terre.—Souvenez-vous tous, s'écrie l'éternité, que la sainteté, le salut sont la raison unique de votre création, de votre appel à la foi chrétienne, de votre culte, de vos espérances d'outre-tombe, de votre glorification finale. Voilà notre puissance de sanctification !

Allez donc, chrétiens et chrétiennes, sur les chemins où vous emportent les devoirs de votre condition. Mais souvenez-vous toujours et partout que votre vie est mesurée par les battements mêmes de votre cœur, que ce cœur, orné de la grâce en permanente floraison, commence dès maintenant la félicité que la bonne mort rendra un jour sans terme et sans mesure.